

Les institutions économiques : des unités sans frontières ?

« Souvent, la biologie semble détenir la clé, établir le fondement de l'existence individuelle : il y a des individus biologiques séparés, relativement autonomes. Ce que les hommes ont à vivre découlerait de là, assurant la permanence de leur destin depuis les débuts de l'espèce. Le psychologique serait lui-même pris dans cette détermination : chacun est ce qu'il est, parce que Dieu, ou sa mère l'ont fait tel. Une sagesse s'ancre dans ce savoir, se renforçant de se sentir radicale. L'humain relève de la technique par laquelle le vivant se différencie pour se perpétuer. Rien à penser par là.

Peut-être. On accordera en tout cas volontiers à qui voudrait en faire l'objet d'un débat qu'il y a toujours eu des individus, depuis qu'existe de l'humain : ce qui fait mal à l'un ne fait pas mal à l'autre, ou différemment, tuer l'un, ce n'est pas tuer l'autre. Quelque chose se divise immanquablement selon les enveloppes de peau. »

Pierre PACHET : « Quelqu'un », in *Passé-Présent* n°1. Editions Ramsay. 1982.

Si, comme Pierre PACHET l'écrit avec talent, je suis enveloppé d'une peau qui constitue la frontière de mon individualité biologique, cette peau n'est certainement pas la frontière de mon individualité sociale. Et s'il est vrai, par exemple, que ma rage de dent est le signe d'une affection biologiquement située, elle peut, selon les cas et parce qu'elle me met *hors de moi*, m'attirer la compassion des autres, les réjouir, voire les laisser terriblement indifférents. Or, que puis-je être, lorsque je possède le langage, et la manifestation ostensible de ma douleur est déjà un acte de langage, sinon pouvoir être, en toute circonstance, hors de moi ? Par le langage, cette possibilité est donnée aux humains de *communiquer* toute affection biologiquement située au-delà de leur enveloppe corporelle. La pensée ou le rêve le plus ineffable d'un individu particulier se forment, selon des modalités largement inconnues, à l'intérieur de sa boîte crânienne, mais peuvent affecter l'humanité tout entière et être affectés par elle. Ma peau d'individu social se situe à la frontière indéfinie du communicable. La distinction entre l'interne et l'externe, entre ce qui est en moi et ce qui est hors de moi, suppose l'existence d'une frontière non-ambiguë. Peaux, membranes, enveloppes, écorces, etc. : autant de noms pour ces frontières qui définissent l'unité et l'identité biologiques.

Où donc se situe cette improbable membrane qui sépare, pour l'individu social, mais, plus encore, pour ces complexes intermédiaires *institués* entre l'individu et la société humaine tout entière, le communicable de l'incommunicable ? selon quelles modalités se laisse-t-elle traverser ? Lorsque se ferme la porte d'une maison ou d'un appartement, y est enclos ce que l'on nomme communément une *famille* ou, techniquement pour les statisticiens, un *ménage*. De la même manière, mais à un autre moment sans doute, les portes des bureaux ou des ateliers se referment sur les employés ou les ouvriers réunis dans les murs de l'*entreprise*. A la frontière de l'*Etat*, le douanier contrôle, autorise ou interdit, avec un zèle sélectif, les entrées et les sorties des biens et des personnes : où est cette frontière ? coïncide-t-elle avec celle, unique, représentée sur nos cartes de géographie ? Pour toutes ces institutions, il est possible de trouver l'équivalence apparente de la membrane qui sépare le soi du non-soi et qui définit sélectivement sa perméabilité, mais, on le perçoit confusément, cette équivalence ne vaut pas pour toutes les propriétés dont jouit le vivant : cette peau qui enveloppe l'individu biologique n'est pas la limite de l'*individu* social et ces murs ou ces frontières qui enveloppent les collectifs humains sont, en première approximation, pour ces types d'institutions, ce que «*sa*» coquille est pour le bernard-l'ermite. L'Individu, la Famille, le Ménage, l'Entreprise, l'Etat, etc. ont une coquille d'emprunt qu'il ne faut pas confondre avec une peau ; elle n'est constitutive ni de leur unité ni de leur identité.

C'est précisément contre ce risque de confusion que s'élève le biologiste Francisco VARELA, lorsqu'il met en garde ceux qui, par un raisonnement analogique trop rapide, voudraient appliquer au social ou à tout collectif institué sa théorie de

«l'autopoièse»¹. Pour le biologiste, il y a coïncidence entre l'unité vivante observée, perçue comme unité en raison d'évidentes propriétés topologiques (*un* volume dans *une* enveloppe), et ce que la théorie conçoit comme unité. L'opération de distinction théorique suit l'observation qu'elle ne conteste pas (aux erreurs d'observations près) mais dont elle cherche à rendre compte par une modélisation aussi convaincante que possible. Notamment, la frontière observée (la membrane) coïncide avec la frontière théorique de l'unité biologique considérée (la cellule) dont VARELA cherche à simuler la construction sur ordinateur selon le modèle de l'autopoièse². Selon ce modèle, l'unité calculée se maintient d'une manière dynamique à partir de quelques règles *internes* de construction *et* de destruction d'elle-même. La marque topologique du maintien de cette unité, qui permet de la distinguer du milieu, est l'existence d'une frontière fermée qui se suture en permanence, tant que les règles de construction l'emportent sur celles de destruction. Les éléments constitutifs de cette frontière, puisés dans le milieu, et sa forme changent sans cesse, la frontière reste. La tâche ultérieure du biologiste est évidemment de trouver une correspondance entre sa simulation et les processus chimiques réels du vivant, en particulier avec ceux qui sont en jeu dans la construction/destruction permanente de la membrane d'une cellule. C'est en vain que l'on chercherait une telle coïncidence entre unité perçue et unité conçue dans le domaine social. L'erreur serait, selon VARELA, de vouloir assimiler autonomie et autopoièse. Les collectifs constitués d'unités autopoiétiques, les «sociétés» animales ou les sociétés humaines, peuvent présenter tous les traits de l'autonomie sans être eux-mêmes, à leur tour, des unités autopoiétiques.³

La frontière des *institutions* que nous évoquons n'est pas une évidence perçue, mais ces institutions ne sont pas, non plus, totalement conçues à l'intérieur d'une théorie, indépendamment de toute perception spontanée. A l'individu, à la famille, au ménage, à l'entreprise, à l'État, etc. correspond l'équivalent approximatif d'un volume dans une enveloppe (ou d'une surface à l'intérieur d'une frontière). Là réside certainement la difficulté principale qui est, *d'un côté*, de ne pas confondre cette approximation avec une identité : la peau biologique de l'individu ne constitue pas sa frontière d'individu social, le foyer familial n'est pas le lieu compact et unique où existe la famille, l'emprise géographique et temporelle, éventuellement discontinue pour chacun de ces deux aspects, de l'entreprise ne se superpose pas avec son territoire d'exercice ni avec sa temporalité réels (par exemple, je peux être sur le territoire de mon entreprise durant mon temps de travail et ne pas en faire partie, ne pas participer à ses fins, mais l'inverse est également vrai); *d'un autre côté*, de ne pouvoir considérer l'individu comme totalement hors de son corps⁴, ni la famille sans une certaine connexité ou compacité physique, ni l'entreprise comme indépendante de son emprise territoriale, ni l'État totalement sans frontière géographique, etc.

Pourtant, nous semble-t-il, cette confusion qui assimile unité perçue, désignation spontanée, institution et unité conçue par la théorie est celle que pratique couramment le discours économique au sens large (en y incluant la gestion ou la

¹ *Autonomie et Connaissance*, chapitre IV, «La clôture opérationnelle», pp 84-85. Seuil, 1989. Francisco VARELA (traduit de l'américain par Paul Bourguine et Paul Dumouchel).

² idem ci-dessus, chapitre II, «L'autopoièse et l'organisation du vivant», pp 50-51.

³ «... l'idée d'autopoièse se trouve par définition restreinte à des relations de production d'un genre ou d'un autre et renvoie à des frontières topologiques. (...). On a suggéré que certains systèmes humains, comme les institutions, pourraient être compris comme des systèmes autopoiétiques (...). Je pense que ces caractérisations reposent sur des erreurs de catégories. Elles confondent l'autopoièse et l'autonomie.» in *Autonomie et connaissance*. p 85.

⁴ tant que ce corps est vivant ! mais, bien entendu, l'existence sociale de l'individu excède son existence biologique, sinon il faudrait en conclure qu'Aristote ou Einstein, auteurs des plus cités par les scientifiques contemporains et des plus influents, vivent encore.

comptabilité d'entreprise). Tout se passe généralement comme si les individus ou les collectifs institués (ménages, entreprises, consommateurs, producteurs, Etats, etc.) qu'étudie l'économie étaient implicitement dotés d'une membrane dont elle connaîtrait la nature et les propriétés. Elle saurait dire, en particulier, ce qui appartient et ce qui n'appartient pas à l'institution, ce qu'elle a acquis et ce qu'elle a perdu; quels sont les flux entrants et quels sont les flux sortants; ce qui lui est interne et ce qui lui est externe et donc *ce* qui est un flux pour l'institution. En réalité, et c'est ce qui est remarquable, l'économie «réussit» à définir la règle du passage des frontières des unités instituées qu'elle considère sans que la nature de ces frontières elle-mêmes ne soit définie : **la transaction marchande**, et le transfert juridique de propriété qui l'accompagne, **est la règle de ce passage** dont la transgression, si elle est repérée, ne peut être qu'une exception qu'il faut traiter pour la ramener au cas général. En l'absence de transaction effective, le théoricien clairvoyant⁵ corrige le réel en actualisant une transaction potentielle ou, comme le disent les économistes, en internalisant un effet externe. Ce que le marché n'avait pas vu, il *le* voit, *l'impute* et *l'évalue*. Pour l'auteur multiple et anonyme de ce discours économique, la transaction marchande, qu'elle soit effective ou simulée par «internalisation», est le signe qu'une brèche s'est ouverte dans la frontière implicite de l'unité cédante au passage de la marchandise, laquelle pénètre ensuite l'unité destinataire. En payant le prix convenu (que la contre-partie soit monétaire ou non), l'unité destinataire de l'échange suture, tout à la fois, la frontière de l'unité cédante et la sienne propre pour enclorre ce qu'elle a acquis. L'acquisition marchande ou l'appropriation est vue comme une inclusion ou une ingestion de l'objet de l'échange à l'intérieur d'une unité.

Selon ce schéma, l'hypothèse principale est qu'au niveau premier de l'échange⁶ seul l'état de chacune des unités contractantes est perturbé. Une hypothèse seconde, mais découlant d'un apparent bon sens «libéral», suppose que cette perturbation ne peut être, pour chaque unité, qu'une progression dans l'échelle de ses états⁷ possibles. Comment, en effet, de libres échangistes, parfaitement informés des conséquences de leurs actes, pourraient-ils agir pour se nuire à eux-mêmes alors que, s'il y a liberté, l'inaction reste possible ? Cette seconde hypothèse introduit un saut qualitatif décisif dans la définition des unités économiques considérées : l'individu, le ménage, le producteur, le consommateur, l'entreprise, l'Etat, etc. sont des unités dotées de la capacité d'ordonner puis de choisir d'une manière optimale, pour elle-mêmes et elles seules, les éléments de leur perturbation. En résumé, ces institutions que l'économie considère être des unités autonomes sont aussi, de surcroît, des sujets optimisateurs.

Le consommateur : une unité biologique ?

⁵ Nous laissons provisoirement en suspens les questions de l'existence et de l'origine de cette clairvoyance supposée du théoricien.

⁶ Dans un deuxième temps, le changement d'état des unités considérées peut modifier tous les échanges ultérieurs et donc, de proche en proche, l'état de toutes les unités de l'ensemble.

⁷ Par l'échange, il ne peut y avoir qu'une progression dans l'échelle des «utilités» pour le consommateur, qu'une augmentation des performances productives pour l'entrepreneur, etc. L'exception à cette règle est précisément fournie dans le cas où il existe des échanges non-simultanément consentis par les deux parties, ou inconnus d'elles. Le travail d'internalisation peut conduire, dans ce cas, à faire apparaître des échanges à effets négatifs pour l'une des parties : objet échangé et paiement circulent alors dans le même sens pour annuler leurs effets. Par exemple : le pollueur transmet une «marchandise» à effets négatifs au pollué (échangiste involontaire qui descend dans son échelle des utilités ou dans celle de ses performances productives) et, s'il y a internalisation, paie le prix de «l'annulation» (de la compensation) de cette pollution. Il convient de souligner que ce travail d'internalisation, ou d'échange à équilibre forcé, ne peut véritablement s'effectuer sans l'appui simultané de la Force et du Droit, en général et en un mot de l'Etat.

Sans doute, est-ce dans la théorie utilitariste du consommateur «rationnel» que cette position apparaît avec le plus de clarté. Ainsi, par exemple, H. VARIAN écrit-il : «la théorie du consommateur est extrêmement simple : elle suppose simplement que le consommateur, lorsqu'il peut choisir entre plusieurs paniers, retient celui qu'il préfère.»⁸ Le théoricien observerait-il que ce consommateur retient, parmi tous les possibles, un panier rempli d'amanites phalloïdes, celui-ci serait encore, en vertu de l'inobservabilité de principe des raisons internes du choix fait par le consommateur, celui qu'il préfère et donc, pour ce dernier, sauf à violer le principe énoncé, le meilleur. Simplement, si le théoricien a quelques doutes sur les capacités optimisatrices du consommateur ainsi observé, notera-t-il que ce consommateur manquait d'informations, qu'il était au début (!) d'un processus d'apprentissage et qu'à défaut d'être dans une position de «rationalité instrumentale, d'adéquation de ses moyens disponibles aux fins poursuivies», du moins était-il dans une position de «rationalité cognitive, d'adéquation de ses représentations de l'environnement aux informations détenues.»⁹

Cette disposition optimisatrice de l'individu qui est au fondement de la théorie micro-économique utilitariste, dite néoclassique¹⁰, du consommateur a fait

⁸ VARIAN H. «The non-parametric approach to demand analysis», *Econometrica*, 50, pp 945-973, 1982, cité et traduit par P.A. CHIAPPORI in «La théorie du consommateur est-elle réfutable ?» *Revue Economique* n° 6 nov. 1990. p. 1006.

⁹ B. WALLISER. «Rationalité instrumentale et rationalité cognitive.» *Cahier du CREA* n° 11 pp 189-229. On peut illustrer la distinction entre ces deux types de rationalité à l'aide d'un fait réel, ainsi rapporté par le journal *Libération* du 26 juillet 1991, sous le titre «**Le sac qui tue**» :

«Un dauphin de près de quatre mètres est venu agoniser mercredi sur une plage de Gironde, victime d'une occlusion intestinale due à l'ingestion de sacs plastiques. «Les globicéphales se nourrissent essentiellement de calmars et une poche en plastique flottant entre deux eaux a les mêmes reflets qu'un calmar», a expliqué Anne Collet, directeur adjoint du Centre national d'étude des mammifères marins de la Rochelle. Lors d'une autopsie pratiquée sur la plage, Mme Collet a trouvé dans l'estomac du dauphin plus de 30 morceaux de poches de supermarchés, d'emballages de barres de chocolat, de sachets d'amorces de pêche. Quelques 500 dauphins sont venus s'échouer en 1990 sur les côtes françaises.»

Manifestement, ce globicéphale ne s'est pas montré instrumentalement rationnel (on peut ici s'autoriser une légère entorse à la règle admise pour juger à sa place de ce qui est bon pour lui : manger des calmars pour vivre; notre statut d'animal supérieur nous le permet), sinon, guidé par son instinct vital, il n'aurait pas ingéré ce qui allait le tuer. Il s'est simplement montré rationnel d'un point de vue cognitif. L'information qu'il détenait, «ce qui flotte entre deux eaux en ayant les mêmes reflets qu'un calmar», l'a conduit à une représentation optimale de l'environnement, «ceci est un calmar», puis à un choix fatal et mortel (avaler la poche en plastique). La question reste posée de savoir ce qui nous sépare d'un globicéphale : que comprenons-nous de ce qu'il veut, de ce qu'il perçoit, de ce qu'il sait ?

¹⁰ Pour P.A. CHIAPPORI, comme pour la plupart des économistes néoclassiques, la précision sur la théorie à laquelle il se réfère n'est même plus nécessaire. Dire «la théorie du consommateur» est suffisant pour les raisons qu'il indique lui-même clairement : «Si la communauté scientifique, à un moment donné de l'histoire de la discipline, retient une théorie particulière, c'est simplement parce qu'elle apparaît comme la meilleure (ou, si l'on préfère, la moins mauvaise) de celles dont on dispose. Or, dans le domaine considéré, le monopole de la théorie individuelle du consommateur semble clair. On voit mal quelle autre théorie «individuelle» de la consommation peut lui être comparée, tant en rigueur et en cohérence interne qu'en généralité; force est bien de constater, au demeurant, que l'écrasante majorité des travaux - théoriques ou appliqués- réalisés au niveau international se réclament peu ou prou de cette approche. Evidemment, cela ne doit pas nous empêcher ni d'en critiquer les faiblesses, ni, le cas échéant, de nous intéresser au développement de concurrents potentiels... »

P.A. CHIAPPORI, «La théorie du consommateur est-elle réfutable ?» in *Revue Economique* n° 6 nov. 1990. p. 1023.

Sans vouloir être exagérément polémique, ce type d'argumentation circulaire, serait-elle placée sous l'autorité morale de Karl POPPER et conforme à ses principes, a de quoi laisser pantois. En l'absence d'expériences validant ou invalidant de manière irréfutable l'une ou l'autre

l'objet, on le sait, de vives critiques, en raison, à la fois, de son extrême indigence psycho-sociologique et aussi de son caractère parfaitement et immédiatement tautologique ¹¹. Mais, pour fondées qu'elles soient, ces critiques négligent largement l'examen d'une hypothèse que nous pensons plus profonde, plus physique que logique ¹². Dans cette théorie, le choix fait par l'individu optimisateur, selon son échelle de préférence, est aussi, sauf exceptions, une action d'appropriation qui n'affecte que lui-même : choisir, que cela soit pour son plus grand bonheur ou pour son plus grand malheur, c'est choisir *pour soi*. Choisir son panier de consommation c'est déjà l'ingérer. Ici, nous voulons voir dans l'emploi du mot *panier*, de tradition dans la littérature micro-économique, bien davantage qu'une métaphore ménagère : ce que le consommateur choisit sur le marché, il l'avale. Dans ces conditions, qu'un consommateur choisisse un panier d'amanites phalloïdes plutôt qu'un panier de girolles a de quoi inquiéter l'observateur le plus impavide. Or, déjà, ce que, généralement, il ne veut pas voir c'est la pauvre fille cuisinant ses amanites pour son plus grand bonheur : le plus grand malheur de son horrible marâtre ! Mais là encore, dans cette version particulière de la sympathie «smithienne» ou de l'altruisme (se réjouir du malheur des autres), le choix est suivi immédiatement d'une action d'inclusion dans une unité. Ce qui fait mourir l'un, par ingestion, ne fait pas mourir l'autre; ce qui nourrit l'un, ne nourrit pas l'autre. Le consommateur que connaît la théorie utilitariste, est un individu *formé sur le modèle de l'individu biologique* qui choisit (ou pour lequel *on* choisit) et qui ingère sa consommation. En deçà du principe d'optimisation que lui attribue cette théorie, le consommateur est implicitement conçu comme une unité capable d'inclure, à l'intérieur d'elle-même et pour elle seule, les objets de ses choix. Cette inclusion est aussi, de manière immédiate, une exclusion pour les autres unités. Or si cette capacité d'inclusion-exclusion renvoie à des propriétés bien connues de l'individu biologique, pour un certain nombre de fonctions vitales d'échanges avec *certain*s éléments du milieu (ingestion, excrétion, inspiration, expiration), rien ne nous autorise à étendre, sans examen, ces propriétés à tous ses échanges avec tous les éléments du milieu biologique, ni, a fortiori, à tous les échanges de l'individu social avec tous les éléments de son milieu qui n'est que très partiellement celui de la biologie, celui où il a une *peau*.

Tout se passe comme si l'opération spontanée de distinction par laquelle nous repérons cette incontestable unité qu'est l'individu biologique, relevant d'une phénoménologie spécifique, conduisait à importer cette phénoménologie du biologique au social. Cette importation serait légitime si notre opération de distinction de l'individu social, celle de l'individu consommateur en l'occurrence, jouissait de la même évidence et s'effectuait sous des conditions strictement équivalentes à celles du biologique. Bien entendu, nous sommes loin de le penser.

des hypothèses de leur théorie, *«force est bien de constater»* que l'autocooptation internationale des économistes néoclassiques (assurée essentiellement par des épreuves d'exégèses des auteurs que leur communauté reconnaît) est retournée en indice ultime du caractère scientifique de leur production ! Que disent d'autre les adeptes des para-sciences (astrologues, parapsychologues, etc.) ?

¹¹ Voir : A. CAILLE, *Critique de la raison utilitaire, un manifeste anti-utilitariste*, Ed. La Découverte, collection Agalma, Paris, 1989; et aussi, pour une critique radicale, à la fois techniquement informée et allègre, B. GUERRIEN, «La théorie économique : mythes et réalité», in *Revue du Mauss* n° 9, troisième trimestre 1990.

¹² Savoir si la «raison utilitaire» du «consommateur» le conduit ou non au déplacement optimal de tel «cavalier» sur l'échiquier abstrait de ses choix, n'est pas ce qui nous occupe; mais, plus trivialement, savoir si on a déjà vu un «cavalier» se déplacer réellement de cette manière. Autrement dit : choisir, ce n'est pas seulement passer la meilleure des commandes possible sur catalogue, c'est aussi choisir d'être livré et ce qui nous intéresse précisément, n'est pas la logique de la commande, mais les effets de la livraison. Notre sentiment est que la «théorie du consommateur rationnel» ne connaît que le catalogue.

Ici encore, la position de VARELA sur les conditions nécessaires à la distinction d'une unité, énoncée dans toute sa généralité et non seulement en référence aux domaines biologique ou social, nous apparaît pleinement éclairante et juste :

«L'unité (le fait d'être distinguable de son environnement et donc des autres unités) est la seule condition nécessaire à l'existence d'un domaine donné, quel qu'il soit.

Les processus qui déterminent et distinguent une unité spécifient sa nature et celle du domaine à l'intérieur duquel elle existe. Cela est vrai, qu'il s'agisse d'un processus conceptuel (où l'observateur, par une opération de distinction, définit une unité au sein de son domaine de discours et de description) ou d'un processus physique (où une unité, par la manifestation des propriétés mêmes qui la définissent, apparaît en se distinguant de son environnement).

La distinction d'une unité n'est donc pas une notion abstraite, purement conceptuelle, valable uniquement à des fins descriptives et analytiques; c'est une notion opératoire qui se réfère au processus même de définition d'une unité. La phénoménologie d'une unité est spécifiée par les conditions qui la déterminent en tant qu'unité.»¹³

Le consommateur : une unité juridique ?

A l'évidence, et sans que les conséquences en soient vraiment tirées, nous semble-t-il, la phénoménologie du consommateur concret qu'observe l'économie empirique, ne coïncide que par exception avec celle, théorique, de l'unité conceptuelle de même nom que connaît l'économie utilitariste. Loin d'être dans une position qui lui permette de choisir des éléments qui lui soient exclusivement affectables, ce consommateur concret «choisit», presque toujours, dans la liste des possibles, des éléments qui peuvent aussi affecter un nombre indéterminé d'autres unités concrètes. En réalité, ce consommateur empirique, du moins celui de la fraction «développée» du monde, n'ingère que très peu ce qu'il consomme, précisément parce que, par nature, ces éléments sont, pour la plupart, *in-ingérables*.

Pour s'en convaincre, il suffit simplement de consulter la liste des consommations *individuelles* qu'observent les statisticiens. Par exemple, en terme de dépenses, le poste alimentation (emballages et services compris) ne représente, dans la France de 1991, que 23,05 % du budget d'un ménage urbain moyen dont le chef est employé ou ouvrier¹⁴ et 28,86 % si on ajoute l'alimentation prise à l'extérieur du domicile (restaurants, cafés, cantines, etc.). On peut estimer grossièrement, sous réserve d'inventaire¹⁵ que l'ordre de grandeur de la part ingérable, c'est-à-dire affectable de manière exclusive à une unité biologique, de cette consommation se situe aux alentours de 10 % des dépenses (oublions la précision au 1/10.000, inutile pour notre propos, d'autant que le choix de ce type de pondération est arbitraire; nous aurions pu, tout aussi bien, pondérer par la durée relative de l'ingestion alimentaire dans l'ensemble des activités). Tout le reste, soit 90 % du total des dépenses (et cette proportion augmente avec la «richesse» de la société et des individus ou des ménages considérés), est constitué d'éléments de nature variée¹⁶, tangibles ou non, dont on peut dire simplement qu'ils se situent *au voisinage* d'un individu, qu'ils l'affectent, mais qu'ils peuvent affecter tout autre

¹³ op. cit., Chapitre III, «L'individu et les conséquences de l'autopoïèse.» pp 61- 62.

¹⁴ Ces définitions et ces pondérations sont celles de l'indice mensuel des prix à la consommation tel que le définit l'INSEE (elles ne comprennent pas les dépenses «socialisées» de santé)

¹⁵ A côté de l'ingestion alimentaire, il conviendrait, par exemple, d'inclure dans notre inventaire celle de la «parole» du médecin par son patient, celle du conseil de l'avocat ou celle encore de la prédiction de la cartomancienne par leurs clients. Ne dit-on pas qu'une parole est bue ? qu'une nouvelle est dure à digérer ? qu'une humiliation («une couleuvre») s'avale, etc ? Toutes ces métaphores construites par un déplacement du digestif au cérébral correspondent effectivement à des formes d'affection exclusive du sujet.

¹⁶ dont, par exemple, ces sacs plastiques qu'avalent les dauphins en les prenant pour des calmars. cf. note 9.

que lui-même, voire l'humanité, présente et future, tout entière. Mais, pourra nous dire l'économiste utilitariste et libéral, car il est un peu juriste, ces éléments du choix du consommateur que la Biologie ne parvient pas à envelopper, le Droit le fait. La transaction marchande est un acte d'inclusion dans une unité juridique, celle du propriétaire. Cette objection est loin d'être négligeable et nous pouvons observer, notamment dans la période récente, une activité effervescente, à la fois théorique et pratique, de juristes occupés à défendre le droit de propriété et à en illustrer les vertus économiques. L'enveloppe, instituée, du droit de propriété peut-elle être, pour le consommateur, le substitut de la membrane biologique, en a-t-elle les propriétés d'inclusion-exclusion ? Nous ne le pensons pas. Le temps antique, grec, n'est plus dont parle magnifiquement Hannah ARENDT «où la loi-muraille (...) hébergeait, protégeait la vie biologique de la famille»¹⁷. Ce qu'elle nomme «*l'avènement du social* » est, pour elle, précisément un débordement hors des frontières du foyer des affaires individuelles et domestiques qui envahissent le domaine public, saturent jusqu'à ses limites cet enclos qui, autrefois, était celui de l'action politique.

La société moderne, économique, est un gigantesque ménage dont les membres sont réunis sous un même toit, séparés par de minces cloisons de papier où se projette cette illusion : «au-delà de cet écran *commence* le monde des autres.» Illusion ? Qui ne voit, en effet, au-delà de leur inclusion partielle au sein d'unités juridiques ou biologiques, que les choix des autres sont constitutifs de *son* monde ? que choisir, c'est, presque toujours, à l'intérieur comme à l'extérieur du ménage, choisir aussi pour d'autres que soi ? Quel cycliste, perdu, au péril de sa vie, dans le flot des voitures *individuelles* des autres, monstrueuses excroissances du *privé* dans le *public*, ne le sait pas ? Quel libre promeneur du Paris des mois d'août ne se délecte ou ne s'afflige des choix vestimentaires des passantes, ne gémit devant l'esthétique (!) des cabines téléphoniques, ne déplore la vue et l'odeur des déjections canines ? Quel visiteur de l'«Oktoberfest», serait-il sobre, jouissant hypocritement de l'état d'imprégnation alcoolique des autres, mais saisi par une brutale et stupide vocation hygiéniste, désirerait vraiment que Munich devienne la capitale mondiale de production et de consommation d'eau minérale ? Quel architecte ne sait la criminelle nullité de nombre des constructions d'après-guerre et ne connaît leurs effets sur tous : habitants ou non ? Qui ne voit, pour résumer, que ce que les autres, juridiquement, possèdent, le plus souvent, il l'a aussi, même si c'est différemment; qu'il ne se construit pas un monde individuel en prélevant, pour lui-seul, par la transaction marchande, certains éléments d'un quelconque milieu externe; que cette construction de *son monde* n'est pas une adjonction d'éléments positifs et exclusifs, où ce qu'a l'un, l'autre ne l'a pas, mais qu'elle est tout autant une construction et une destruction du monde des autres, voire une construction et une destruction du Monde et donc du sien ?

Pour un nombre historiquement inégalé d'humains, la destruction est massive. Elle a pris la forme, sous couvert de *développement* et pour reprendre les termes suggestifs, hélas lucides, de Serge LATOUCHE, d'une *occidentalisation* et d'un *nauffrage* de leur monde¹⁸. La pollution est un autre exemple qui vient spontanément à l'esprit de

¹⁷ Hannah ARENDT, *Condition de l'homme moderne* (The Human Condition, 1958), notamment, le chapitre II, «Le domaine public et le domaine privé.» pp 59-121, éd. Calmann-Lévy, collection Agora. NB : C'est en s'appuyant sur l'existence, en grec ancien, d'une probable étymologie commune des mots *loi* et *muraille*, que H. Arendt forge le terme suggestif de *loi-muraille*. Il est significatif, à ce propos, que l'activité juridique en défense du droit de propriété se concentre aujourd'hui autour de *l'information*. La fantastique transformation des techniques *matérielles* de son inscription, de son élaboration et de sa transmission fait apparaître ses propriétés de toujours, de passe-murailles et donc souvent de passe-droits. (Cf., notamment, Ejan MACKAAY, «Les biens informationnels», et, JP CHAMOIX, «Droit et économie des produits d'information», in *Ordre juridique et ordre technologique*. Cahiers STS, CNRS, 1986)

¹⁸ *L'occidentalisation du Monde*, La Découverte, Paris, 1989 ; *La planète des naufragés. Essai sur l'après-développement*, La Découverte, Paris, 1991.

cet aspect éventuellement destructeur de l'échange (cf note 7). Ce ne sont là, pourtant, que des exemples frappants et négatifs d'une situation très générale : une situation dans laquelle il n'existe pas d'unités parfaitement étanches (individus, consommateurs, entreprises, nations, etc.), capables d'inclure à l'intérieur d'elles-mêmes et pour elles-seules, par la transaction marchande, tous les éléments de leur perturbation. C'est ainsi, à notre point de vue, que le scandale de l'utilisation des ressources naturelles (du pétrole par exemple) n'est pas seulement celui d'un pillage des fruits non renouvelables de la Nature, ni celui d'une privation pour ceux qui n'en bénéficient (Tiers-Monde) ou n'en bénéficieront pas (Monde futur), mais aussi et davantage celui de la destruction, par leur usage même, des capacités sociales préexistantes de pouvoir s'en passer sans en être privé et donc de les ignorer comme ressources. Ainsi, la vibration mécanique et folle du *Monde développé*, qui en fait la société sédentaire la plus nomade et probablement la moins efficiente en terme de déplacement qui ait jamais existé (Ivan ILLICH, Jean-Pierre DUPUY et Jean ROBERT ont écrit, sur ce dernier point, il y a plus de quinze ans maintenant, des textes toujours actuels), est-elle implicitement exportée, par une *induction quasi-physique*, au-delà de ses frontières officielles, comme *nécessité et simultanément*, sauf exceptions, comme *impossibilité* dans le Tiers-Monde. Ce déplacement par induction est aussi ce que nous avons à vivre dans le Monde développé. Que cette induction soit travestie en « libre choix du consommateur », et perçue par lui le plus souvent comme tel, illustre simplement ce fait que les tours de passe-passe les plus grossiers ne sont pas toujours les moins efficaces. Tenter de résister à cette vague du déplacement social obligatoire relève, pour la plupart d'entre nous, d'un héroïsme vain et met à nu cette nécessité¹⁹ et, *ici*, cette possibilité maquillées en liberté.

Au voisinage de l'individu

Le prélèvement privatif d'une marchandise, comme attribution exclusive au profit d'un propriétaire, ne constitue, selon nous, qu'une *exception limite* quand la théorie économique utilitariste du consommateur et aussi le repérage statistique ou comptable institué, essentiellement pour pouvoir faire simplement des opérations d'addition, nous la présentent comme norme, celle du *marché*. Ce qui nous paraît être la règle, via la transaction marchande, au-delà de la perturbation éventuellement positive de l'état des co-échangeants, c'est la modification, positive ou négative, de l'état présent ou futur de *tous les individus situés au voisinage* de l'élément perturbateur. Or, sauf cas rares, ni la Biologie, ni le Droit ne peuvent restreindre durablement ce voisinage à celui des partenaires de l'échange. Contrairement à l'individu biologique que sa peau enveloppe, l'individu social n'a pas de *milieu interne* aisément repérable et stable que délimiterait une membrane sociale, instituée pour le séparer sans ambiguïté du *milieu externe*. La conséquence en est que tout calcul ou attitude d'optimisation visant l'état de ce *milieu interne*, quels qu'en soient les principes par ailleurs (dont nous ne discutons pas ici), qui

¹⁹ Il nous apparaît, sur ce point, que les explications « psychologisantes » des comportements de « consommation » (imitation, ostentation, démonstration, distinction, etc.) jouent largement un rôle de leurre. Notre liberté serait en effet, à suivre ces explications, à la mesure de notre « force de caractère » et de notre lucidité face aux techniques de « manipulation », celles du marketing par exemple. Or, en réalité, ces explications portent sur des « choix seconds » (modalité, type, marque, couleur, dimension, etc.) et les prétendues « liberté » ou « manipulation » des « choix » du consommateur ne sont elles-mêmes que « liberté » ou « manipulation » de second rang. Les choix de premier rang (emploi et rythme du temps vécu, lieu d'habitation, sédentarité ou nomadisme, etc.) ne sont que très exceptionnellement le fait des individus, « manipulés » comme « manipulateurs », ils sont socialement *induits*. Choisir de résister à ce champ de force social, ce n'est pas seulement faire preuve de force morale ou de lucidité, c'est aussi le plus souvent se condamner à être broyé. Parce que la société n'est pas et ne peut pas être un « marché », les critiques les plus mordants de la « société de consommation », croyant saisir la proie, n'en dévorent parfois que l'ombre. Occupé à choisir entre la voiture, le train ou l'avion, le « consommateur » oublie qu'il « pourrait » rester chez lui; occupé à démythifier la virtuosité manipulateur de la publicité pour tel mode de transport, le « critique » en arrive à oublier la critique de la nécessité du transport.

identifieraient *propriété et voisinage* de l'individu manqueraient leur objet et conduiraient à un résultat très éloigné d'un quelconque *optimum*, si ce n'est parfois à l'absurde. *En visant la propriété de l'un, c'est aussi le voisinage de l'autre que l'on atteint.*

La destruction largement entamée, simultanément, de la ville et du paysage rural, comme lieux de jouissance esthétique et culturelle, sous couvert de rationalisation optimisatrice de la production ou de la consommation, constitue une illustration des effets désastreux de cette confusion entre propriété et voisinage. La quête *touristique* de paysages ou de villes préservés (de quoi ?) atteste, a contrario, de cette destruction. Qui aime à s'attarder dans les plaines remembrées et presque minérales de la productivité maximum ou flâner dans les villes nouvelles et glacées de l'extrême efficacité ? A l'inverse : pourquoi rêve-t-on de la Toscane, du Lubéron, de Prague ou encore de Paris et non de sa *ban-lieue* ? La question ne devrait pas être simplement celle, commune, du comptable, du juriste, du statisticien et de l'économiste : à qui appartient la ville ? combien produit-elle ? que vaut-elle ? à qui appartient ce paysage ? combien de quintaux à l'hectare ? que vaut-il ? Mais elle devrait être : qui est et sera affecté par la ville, comment et pourquoi ? qui est et sera affecté par le paysage, comment et pourquoi ? Car, est à notre voisinage non pas nécessairement ce que nous avons mais toujours ce qui peut nous *affecter*. Et, c'est par l'actualisation permanente d'un flux d'affects toujours changeants que nous «prélevons», bon gré mal gré, dans ce voisinage, que se reconstruit et que nous reconstruisons sans cesse notre *milieu interne* d'individu social et de sujet. Or, *de ce voisinage, il n'est nulle part objectivement tenu compte*, précisément parce que la comptabilité des unités économiques instituées, individuelles comme collectives, jouit d'un quasi-monopole et qu'elle ne connaît et ne valorise que l'appropriation et l'attribution marchandes (le fait de raisonner en termes de variation et non d'état du patrimoine est ici secondaire). Sans doute est-ce la raison pour laquelle la lecture des «données» de la statistique, alimentée par le quasi-monopole de *cette* comptabilité économique, centrée sur la propriété, nous laisse et ne peut que nous laisser constamment insatisfaits lorsque nous tentons de rapprocher la représentation «objective» qu'elle nous donne de la «réalité» de la représentation «subjective» que nous en avons.

Etre au voisinage d'un paysage et d'une ville pleinement habitables, être auprès d'amis joyeux, loquaces, passionnés et intelligents, être au contact de la beauté, de la gaité et du savoir plutôt qu'au voisinage de l'arrogante ou triste laideur d'un conglomérat urbain, peuplé d'hommes pressés, perpétuellement en fuite, muets, *comptablement riches* pour certains, mais qui ne livrent d'eux-mêmes que leur peur de l'autre, leur haine parfois, n'est-ce pas là *ce* que nous devrions *collectivement* viser ? Au-delà de nos «richesses économiques» et souvent contre elles, n'est-ce pas de l'état de ce voisinage dont nous devrions tenir compte et les comptes ? *Viser l'institution d'un voisinage collectivement, durablement et pleinement habitable* au lieu de se soumettre à la «loi d'airain» de l'économie, à celle de l'attribution et de l'appropriation, à celle du marché, ne devrait-il pas être objet de la politique ? Or, si forte est l'emprise de l'économique sur le politique que la *description méthodique* elle-même de ce voisinage est absente. De nos achats et de nos ventes, de notre production et de notre consommation, tout est su, de *ce* qui peut nous affecter, presque rien !

Pour une révision de la description

Placer et décrire, non pas le consommateur individuel au centre du cercle *fictivement* étanche de ses «richesses», toujours accrues et toujours détruites, mais l'individu ou le *sujet social* au centre d'un voisinage ouvert, sans cesse mouvant, parfois infiniment dilaté, parfois apparemment réduit à un point²⁰, constitue, selon nous, un

²⁰ Histoire vraie, objectivement vécue par un sujet concret :

La sonnerie retentit violemment, les lecteurs quittent la salle : un seul reste ; il n'est pas sourd, mais n'a rien entendu. Soudain, la main amicale du gardien qui fait sa ronde, posée sur son

déplacement de perspective objectivement nécessaire si nous voulons rendre compte explicitement (et non pas hypocritement, en parlant de «l'utilité» du consommateur, de son «niveau de vie», de sa «richesse», etc.) de l'état et, peut-être, du devenir *du sujet* qui se cache ou que l'on cache sous la livrée du consommateur.

Sans doute, sur cette question de «l'état du sujet», comme sur tant d'autres, est-ce de la position de Cornélius CASTORIADIS dont nous sentons le plus proche lorsque, dans un contexte différent du nôtre, il écrit :

«Le *pour soi* est une boule fermée (...) et de diamètre approximativement constant. Et il se trouve que cette boule est chaque fois «ajustée», tant bien que mal, selon une indéfinité de dimensions, à un nombre indéfini d'autres boules. La *subjectivité humaine* est une boule pseudo-fermée, qui peut s'auto-dilater, peut interagir avec d'autres pseudo-boules du même type, et peut remettre en question les conditions, ou les lois, de sa clôture.

L'auto-dilatation signifie que le monde humain, le monde accessible à la subjectivité humaine, n'est pas donné une fois pour toutes, il est à la fois extensible et modifiable (vers le «dehors» et vers le «dedans»).»²¹

Nous convenons aisément de la difficulté que représente le changement de perspective que nous envisageons, centrée sur «l'affection potentielle du sujet», si nous voulons quitter une position simplement critique, de refus de la seule description existante, pour une position positive minimale. Comment passer du «*j'ai*» ou «*nous avons acquis*» autour duquel se sont construites, «objectivement» déclenchées par l'échange marchand, nos représentations économiques, comptables et statistiques du monde, à un «*je suis au voisinage de*» ou «*nous sommes au voisinage de*» ?²²

Que dire ? déjà, que l'enveloppe du «pour soi» excède la peau biologique de l'individu. Grossièrement : elle est celle, plus ou moins repérable, que considérerait l'écologiste, étudiant l'animal «Homme» en son habitat; mais, C. CASTORIADIS nous l'indique avec force, cette enveloppe n'est pas celle du «sujet humain». A vrai dire, *le sujet humain n'a pas d'enveloppe*, il peut simplement être ou ne pas être affecté et cette «affection» met en jeu, à la fois, les éléments constitutifs de son «voisinage» externe, «objectif», et, *s'il le peut*, son activité interne proprement *subjective* de «sélection», pour lui et par lui, de ces éléments externes. L'intensité de ce pouvoir de sélection, ou de cette liberté de choix, nous paraît dépendre elle-même largement du degré «d'oubli de soi» et passe aussi par une certaine forme d'«oubli de la langue».

Appartient, en effet, au voisinage objectif de ce sujet, nécessairement, son propre corps. Mais, nous le savons, beau ou laid, fort ou débile, ce corps ne l'affecte pas constamment de la même manière. Parfois, il ne pense qu'à lui, mais, le plus souvent, pour vivre, il *doit* l'oublier. Seule, l'intense douleur physique, celle de l'étreinte de la

épaule, le ramène au monde et, cette fois, il entend : «Monsieur, la bibliothèque est fermée depuis un quart d'heure.»

Tel est le privilège du lecteur qu'il puisse, parfois, se résorber dans sa lecture même, être dans un *autre* monde, jusqu'à ce qu'un «choc» provoque la brutale dilatation de ce point auquel se réduisait, *pour lui*, son voisinage dans *ce* monde. Ce privilège connaît toutefois ses limites et aucun «choc» externe ne pourra faire que le lecteur se réveille dans ce monde en y important réellement ce qu'il vivait dans l'autre. Aucun gardien, d'aucune bibliothèque, ne peut le transporter «sultan au milieu de son harem» s'il ne l'était déjà ! Aucune lecture ne pourra, à elle seule, en tant que telle, nourrir réellement un affamé.

²¹ «L'état du sujet aujourd'hui», pp 223-224, in *Les carrefours du labyrinthe III*, Seuil, Paris, 1990.

²² Il est clair, pour nous, que cette distinction entre «j'ai acquis» et «je suis au voisinage de» ne coïncide pas simplement avec celle de «l'avoir» et de «l'être». Il s'agit plutôt d'une distinction à l'intérieur même de «l'avoir».

faim pour des millions d'hommes, peut, parce qu'elle sature son «esprit», le lui interdire. L'oubli du «soi biologique», nécessaire pour amorcer minimalement cette activité interne de sélection des éléments du «voisinage», est déjà, pour beaucoup, un luxe inaccessible.

Appartiennent aussi au voisinage objectif de ce sujet, nécessairement, *les* langues des autres. Son degré de compréhension et d'expression, parlées et écrites, dans ces langues (dont, bien entendu, au moins dans «sa» langue maternelle) détermine de manière prépondérante un «diamètre» de son voisinage accessible. Avoir, par exemple, à proximité de soi la bibliothèque du Monde et ne pas savoir ou pouvoir lire, dans aucune langue, c'est évidemment réduire à néant le diamètre de ce voisinage dans l'une de ses dimensions essentielles, celle qui permet l'accès à une part considérable, écrite, de la mémoire externe de l'Humanité. L'oubli de la langue des autres, *comme obstacle*, parce qu'elle est aussi la sienne, ouvre au sujet l'accès à cet énorme sédiment hérité du monde des morts, inlassablement exploité et par là-même augmenté et modifié, détruit parfois, par les vivants.

Ne pouvoir avoir de souci *que* de soi, ne pouvoir entendre *que* l'obstacle de la langue des autres, constitue, à nos yeux, la description de la misère extrême, le degré zéro du «niveau de vie», l'Enfer. Pouvoir s'oublier dans la félicité hors langues du Paradis est d'un autre monde. C'est entre ces extrêmes que nous sommes humains, c'est là que nous devons décrire et que nous pouvons écrire.

La question du style

Mais, quel *style* adopter, sinon égaler ? celui de BALZAC, celui de DURKHEIM, celui de WEBER ou celui encore, plus anonyme, de la statistique «économique», celui de l'INSEE ? La réponse se situe peut-être dans une fusion de ce que Wolf LEPENIES²³ nomme les «trois cultures» : littéraire, sociologique et «scientifique»; au sens auquel aimeraient prétendre²⁴ les économistes, celui des sciences de la Nature.

Placer le *sujet* au centre de son travail, le présenter au lecteur ou au spectateur pour l'amener à s'en construire une possible représentation, peu ou prou cohérente et pourvue de sens, et, pensons-nous, *vraie* : qui mieux que le romancier, l'essayiste ou encore le cinéaste talentueux sait le faire ? certainement pas le «statisticien-économiste», ni le sociologue qui visent à l'objectivité «externe», ni même le sociologue «compréhensif». Inversement, le romancier, l'essayiste ou le cinéaste, s'il vise, avec quelque généralité, ces cohérence, sens et vérité, ne peut ignorer la description des éléments situés au voisinage non pas de *tel* sujet, mais de *tel type* de sujet, de son représentant anonyme (de son «idéal-type»). La Statistique et l'Economie, et, avec elles, nous l'avons déjà noté, la Comptabilité et le Droit, méconnaissent ces notions d'«affection» et de «voisinage» *du sujet* pour leur préférer, celles, «visibles», «objectives», «prudentes» et «positives», de la «transaction» et de l'«appropriation» *marchandes par le consommateur*. La description «standard» de l'*état* (ou de la variation d'état) de ce consommateur est donc, sinon totalement inadéquat pour ce que nous visons, irrémédiablement «biaisée», du moins à transformer, à «redresser» et à compléter très profondément. Le travail est immense et serait proprement inouï si quelques travaux n'allaient déjà implicitement et partiellement dans cette direction. Tel est le cas, nous semble-t-il, par exemple, de «l'enquête sur les emplois du temps»²⁵ menée, en France, par l'INSEE où il s'agit d'offrir «des analyses quantifiées des temps passés par les

²³ *Les trois cultures. Entre science et littérature : l'avènement de la sociologie*. MSH, Paris, 1990 (traduit de l'allemand par Henri Plard).

²⁴ Philippe d'IRIBARNE montre excellemment la «référence largement mythique aux sciences de la nature» de l'économie, dans son article : «Comment l'économie assure-t-elle sa clôture ?», in *La revue du MAUSS* n° 15-16, juin 1992.

²⁵ «Des journées les plus contraignantes aux journées les plus paisibles. Chacun son rythme», par Ghislaine GRIMLER, in *Economie et Statistique*, n° 227, décembre 1989.

personnes à l'ensemble des activités (...) et de décrire les rythmes auxquels se succèdent ces activités²⁶ au cours de la journée (...).»

Ici, «la personne» n'apparaît pas comme unité d'appropriation, d'«ingestion», comme consommateur, mais comme unité de nécessaire «passe-temps» ou d'attribution d'activités. Le constat est simple : tant que l'on vit, que l'on «a» du temps, ne rien faire (dormir, rêver, regarder par la fenêtre, s'ennuyer...) est encore faire; décrire *tout* le «faire», si cela était possible, épuiserait donc le temps vécu. Cependant, peu est dit, dans l'étude précitée, sur ce que ces «activités» *activent* (exception faite, significativement, pour celle qui consiste à regarder la télévision), rien sur ce que ce «faire» implique, sur ce qu'il fait *exister* pour la «personne» ou pour autrui. Pourtant, c'est bien ce *type* de direction qui nous semble devoir être suivi si nous voulons mettre en scène et décrire le *sujet humain* activant, modifiant et subissant son voisinage, mais aussi activant, modifiant et subissant *nécessairement* celui des autres, sans le réduire à un automate «rationnel» prélevant à l'extérieur de lui-même, sur le «marché», et «ingérant», pour lui-seul, le panier optimal de «sa» consommation.

Peut-être, cette fusion des «trois cultures», aboutit-elle, tout simplement, à un style classique, à celui d'une philosophie politique, scientifiquement informée, d'où ni le descriptif, ni l'empirique, ni *surtout*, ajouterons-nous, *l'expression littéraire* ne seraient exclus²⁷. Pour illustrer cette inégalable puissance évocatrice de la langue, du texte, citons, une fois encore, Pierre PACHET :

«...(la voiture est) considérée, non sans de bonnes raisons, comme l'agent pollueur numéro un, comme le symbole du manque de civisme, de l'égoïsme, de la civilisation aliénée. Chantons les louanges de la voiture, ou plutôt laissons-la nous emporter comme le véhicule poétique qu'elle est avant tout. Profitons de sa vocation individuelle : quand bien même elle a plusieurs sièges, ce n'est pas pour faciliter une mise en commun des besoins de circuler, mais pour accroître encore la liberté de choix de l'automobiliste (choisir d'emmener ou non des passagers); car si la voiture est éventuellement familiale, dans la plupart de ses modèles, ce trait n'est rien comparé à son caractère privé : c'est une «conduite intérieure», comme on disait autrefois, c'est-à-dire que le chauffeur est lui-même un passager, réalisant ainsi cet idéal d'autonomie si cher au coeur de notre contemporain, qui veut s'émanciper non seulement des patrons, mais peut-être surtout des domestiques.»²⁸

Pourrait-on trouver, par d'autres moyens que littéraires, meilleure description de l'état du sujet contemporain, encapsulé dans son véhicule individuel, jouant à être seul avec lui-même, jouissant de l'être et, simultanément, se sachant nécessairement au voisinage de tous ? Loin d'être, pour nous, une forme seconde, une sorte d'enluminure de la «science sociale», «économique» par exemple, qui ne ferait

²⁶ La nomenclature utilisée pour l'enquête comprend 199 types d'activités, réduits à 7 pour la publication : travail professionnel, travail ménager, sommeil, repas, soins personnels, télévision, loisirs.

²⁷ Dénonçant «... l'absurde répartition du travail intellectuel entre ceux qui ne veulent rien connaître des implications éthiques, politiques et normatives de leurs investigations et ceux qui pensent pouvoir se spécialiser dans le seul discours normatif et asseoir celui-ci en se dispensant d'interroger l'histoire, l'économie, la sociologie ou l'ethnologie», Alain CAILLÉ s'écrie et écrit : «Philosophie politique, sciences sociales, même combat !» («Dix ans d'évolution des sciences sociales» in *La revue du MAUSS* n° 15-16, juin 1992). Nous y ajoutons une certaine «littérature».

Par exemple, plutôt que d'éprouver le caractère «réfutable» ou non des hypothèses de leur théorie, nous invitons «les économistes» au test, un peu XVIII^{ème} siècle, d'écriture d'une «fable sociale» conforme à cette même théorie. Le premier qui, lucide et sincère, ne rira pas de l'incroyable invraisemblance de ce qu'il aura écrit sera sur la bonne voie !

²⁸ «Être seul à être soi», in *Un à Un*, Seuil, Paris, 1993.

qu'expliciter ce que cette dernière ou la «statistique» auraient déjà dit avec davantage de formalisme ou d'objectivité, mais avec moins de pédagogie peut-être, l'expression littéraire, et plus généralement la langue elle-même, nous apparaît *créatrice de vérité*. Pourquoi s'en étonner ? si nous adhérons à l'idée selon laquelle nous construisons notre information sur le monde comme *système*, comment pourrait-on mieux l'exprimer qu'en utilisant les ressources d'une langue qui joue elle-même pleinement sur ses propriétés en tant que système ? dans laquelle la cohérence globale est construite à partir de significations partielles, celles des mots, qui ne sont pas fixées a priori par le dictionnaire mais constamment ré-ajustées pour atteindre cette même cohérence globale, en correspondance avec le monde tel que nous le vivons ou croyons le vivre, et qui nous fait dire : «c'est criant de vérité» !

Pierre DUMESNIL
10 mars 1993.